

— Soit !

— Je vais faire nos malles, nos paquets ; nous emmènerons simplement ma femme de chambre et un valet de pied. Ah ! dit Jeanne qui retrouva sur ses lèvres un calme et bref sourire, je me fais une fête par avance, mon cher Armand, de nos longues promenades au bord de l'eau dans les vallons boisés, dans ce joli pays si loin et si près de Paris en même temps.

Le comte et la comtesse furent interrompus par un bruit de pas, orienté sur le sable des allées.

Ils se retournèrent et virent venir à eux Andrea. Le saint homme marchait les yeux baissés comme de coutume. A la vue de Jeanne, il parut réprimer un tressaillement nerveux. Ce tressaillement n'échappa point à madame de Kergaz, et la joie enfantine qu'elle avait un moment éprouvée disparut en présence de cette morne douleur dont elle accusait d'être la cause innocente.

— Bonjour, frère, lui dit le comte en lui tendant la main, comment vas-tu ?

— Très bien, répondit Andrea, s'efforçant de sourire et saluant la comtesse avec respect.

— Donne-nous donc un conseil, Andrea.

Andrea regarda le comte d'un air interrogateur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je trouve Jeanne un peu souffrante, et je voudrais l'emmenager à la campagne.

— Ah ! fit Andrea qui sut pâlir à propos et continua à tenir les yeux baissés.

— Voici le mois de mai, le printemps, les brises, nous vous partira demain.

— Eh bien, dit le vicomte, emmenez-moi.

Le comte fronça le sourcil.

— J'aurais pourtant besoin de te laisser à Paris.

— Je resterai, mon frère.

— Après cela, dit le comte d'un ton léger, si tu t'ennuies par trop, tu viendras nous rejoindre quelquefois. Nous n'allons pas très loin, à Chatou.

Ces dispositions, prises sans l'avis de M. le vicomte Andrea, dérangeaient sans doute un peu ses plans, car il demeura tout penaud.

Jeanne jeta à la dérobée un éloquent regard à son mari. Ce regard signifiait :

— Il veut nous suivre... Que faire ?

Sans doute, le comte allait-il trancher la question d'une façon quelconque, lorsque l'arrivée d'un domestique, portant des lettres sur un plateau, l'interrompit.

O'étaient la lettre du jeune marquis don Inigo de los Montes et celle de M. Urbain Mortonnet, que venait d'apporter un domestique de l'hôtel Meurice.

Armand fut la première avec un certain étonnement ; puis, à la lecture de la seconde, il éprouva sur-le-champ une sorte de bienveillance instinctive pour cet étranger qui le considérait déjà, avec cette confiance charmante de la jeunesse, comme son étolé polaire sur l'océan parisien.

Et il tendit les deux lettres à sa femme d'abord, puis à son frère.

— Mais, dit Jeanne, voici, il me semble, qui dérange un peu nos projets de départ.

— En quoi ?

— Vous ne pouvez, mon ami, refuser à M. Mortonnet de servir de guide à ce jeune homme.

Le comte se mit à sourire.

— Folle ! dit-il, est-ce donc quitter Paris qu'aller à Chatou ? Le marquis don Inigo viendra nous y voir quelquefois. Et puis, ne viendrais-je point ici presque chaque jour ?

— Vous avez raison, dit la comtesse.

— Donc, mon ami, reprit Armand s'adressant à son frère, prenez ma voiture, allez à l'hôtel Meurice et priez le marquis don Inigo de nous faire l'honneur d'accéder notre dîner.

— J'y vais sur-le-champ, répondit Andrea, qui s'apercevait que ses plans étaient moins dérangés qu'il ne l'avait pensé d'abord.

En il laissa Jeanne et Armand, qui venaient de prendre leur enfant par la main et écouteaient, en souriant, son adorable babil.

Quelques instants après, on le sait, M. le vicomte Andrea se présentait à l'hôtel Meurice, faisait sonner bien haut le nom du comte de Kergaz, traitait avec les plus grands égards M. le marquis don Inigo de los Montes, et lui disait à l'oreille, en lui faisant prendre place auprès de lui dans le coupé du comte Armand :

— Viens, mon louveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

Le coupé partit au grand trot.

Alors, M. le marquis don Inigo de los Montes et M. le vicomte Andrea se regardèrent.

— Parole d'honneur : mon fils, dit ce dernier en souriant, tu étais né pour être un gentilhomme. Marquis ou vicomte, Suédois ou Brésilien, tu as de grands airs...

— Je sors de votre école, mon oncle, répondit avec une déférence à demi railleuse le préteudu marquis.

— Ce pauvre Armand, pensa sir Williams, il va s'y laisser prendre comme un véritable niais...

— Et sir Williams regarda très attentivement son élève.

— Tu ne ressembles pas plus à présent, dit-il, à M. le vicomte de Cambolh, que je ne ressemble à moi-même sous la pelure de sir Arthur Collins.

— Qui sait, dit Rocambole, car c'était bien lui, si Baccarat ne me reconnaîtrait pas, elle ?

— Jamais. D'ailleurs, je la crains peu, maintenant.

— Oh !

— Oh ! je suis redevenu pour elle un saint homme...

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu !

— Et... lui avez-vous... pardonné ?

Sir Williams laissa glisser son mauvais et diabolique sourire sur ses lèvres minces.

— Est-ce que le marquis don Inigo, demanda-t-il, serait plus bête que le vicomte de Cambolh, par hasard ?

— Mais... non.

— Alors, comment veux-tu que je pardonne à une femme qui nous coûte sept millions d'une part, et douze d'une autre ?

— C'est juste. Mais que lui réservez-vous ?

— Oh ! dit sir Williams avec calme, je ne sais pas très bien encore, mais ce sera convenable, je t'en réponds.

Et il eut un rire à glacer d'effroi.

— Seulement, continua-t-il, ce n'est point l'heure encore... Je ne songe qu'à Armand.

— Ah ! dit Rocambole, je possède merveilleusement le coup des mille francs.

— Vrai ?

— Et je n'achèterais pas la peau du comte un petit écu. Mais interrompit Rocambole permettez-moi de vous dire, mon oncle, que vous avez une façon originale de faire fuir les gens.

— Tu trouves ?

— Vous leur présentez d'abord, leur adversaire futur comme un ami.

— Ah ! c'est que, dit sir Williams, j'ai des projets compliqués.

— Peut-on les connaître ?

— A moitié.

Et sir Williams choisit son acolyte comme un maquignon regarda un cheval et chercha à l'évaluer.

— Marquis, dit-il, tu es assez beau garçon, tu as du sang espagnol dans les veines, tu es né sous les latitudes tropicales,